

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'écharde

Madeleine Ferron

Volume 21, numéro 3 (123), mai-juin 1979

Douze nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60169ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferron, M. (1979). L'écharde. *Liberté*, 21(3), 27-35.

L'écharde

MADELEINE FERRON

Pour revenir du village je tourne à angle droit après avoir dépassé l'église en granit gris-rosé, élevée à mi-chemin d'une pente douce. Je contourne les degrés en fer ajouré de l'imposant escalier qui conduit au portail. Et à un endroit précis, je retrouve intacte l'irritation qui m'accompagne pendant que je traverse le vaste terrain de stationnement asphalté. Je ferme un instant les yeux pour retrouver le réflexe conditionné qui me hisse aux commandes d'un « bull ». Je laboure l'ignoble revêtement, l'ensemence de gazon, plante une rangée d'érables en ligne médiane, y ajoute quelques plaines rouges pour enrichir le paysage automnal de touches cramoisies. Je pose des bancs en vis-à-vis sous le feuillage ondoyant, y assois les vieux qui viennent de sortir de l'église après l'ite-missa-est de l'office matinal et ne savent plus très bien comment disposer de ces heures qui précèdent l'arrivée du courrier. J'arrive ainsi presque calmée au pied de la côte qui monte doucement en bordure du cimetière. Des bouleaux blancs font aussi l'ascension. Je les retrouve avec l'attendrissement que l'on éprouve devant les êtres menacés puisqu'ils n'ont comme garantie de survie que la seule vigilance de quelques citoyens attentifs. Quand le soleil est de faction au-dessus de la colline, du côté ouest de la rivière, le versant opposé, où j'habite, s'engourdit d'une paix lumineuse, tiède, réconfortante. Le monde se referme sur un univers tout per-

sonnel et l'âme, délectée d'un surcroît de peine, se calme, s'immobilise dans le présent et consent à se laisser aspirer par l'aura ambiante. Il faut profiter avec passion des jours fastes de la vie ; ils emmagasinent à notre insu des réserves d'énergie qui serviront d'antidote au désespoir le plus aigu.

Ce jour-là, qui était radieux, je laissai la côte pour emprunter le raccourci qu'est l'allée centrale du cimetière. Une fois franchie la grille en fer forgé, les épitaphes apparaissent toutes en même temps puisque l'enclos a forme d'amphithéâtre. Les dernières se découpent en formes géométriques sur le bleu intense du firmament. Sur les premières apparaissent des prénoms au charme désuet : Aurore, Esmeralda, Emerencienne... Les chiffres des âges font alternance. Pour certains qui rassurent, d'autres éclatent comme des blasphèmes à la vie : Sophie, 20 ans... Wilfrid, 57... Le parfum âcre des couronnes de fleurs séchées succède à la senteur aigre de la terre fraîchement remuée. Je n'entendais plus que le cri strident, continu, énervant des cigales obsédées et j'allais regretter d'avoir pris le raccourci quand un mouvement insolite brouilla le tableau pathétique de ma vulnérabilité. A gauche, tout en haut de l'enclos, un homme assis sur le sol, les jambes étendues, était adossé à une pierre tombale et son immobilité était telle à distance qu'il devenait partie intégrante du monument. Le mouvement que j'avais observé venait plutôt de la pierre voisine sur laquelle était posée une cage d'oiseau surmontée d'un trébuchet. Dans la cage, comme une fleur jaune secouée par le vent, un chardonneret s'affolait. Je m'étais approchée suffisamment pour reconnaître mon voisin mais pas assez pour attirer son attention. Rien d'ailleurs, je pense, n'aurait pu le distraire, tant il semblait absorbé par deux autres chardonnerets qui, posés sur une troisième pierre tombale, hésitaient entre leur méfiance naturelle et le désir de répondre à l'appel de leur frère emprisonné. Et je voyais bouger les lèvres de Petitgo qui incitait sans doute les deux oiseaux encore libres à céder à la tentation du festin fatal servi sur le trébuchet. Il portait son éternel feutre au ruban fané, bordé de cernes de sueur. C'était curieux et troublant d'observer ce visage terreux, ridé et durci, figé d'application, tendu avec tant de gravité vers ces deux

légers oiseaux aux plumages lumineux. Petitgo était le surnom donné par les gens du voisinage qui le prononçaient avec plus de condescendance que de mépris. C'était un simple d'esprit, cet amalgame surprenant de poésie et d'idiotie. Un homme sans âge, vieilli prématurément par la pauvreté et l'insouciance.

J'allais faire demi-tour quand je sursautai. Petitgo avait bondi et les bras élevés vers le ciel, hurlait d'une voix discordante des bravos, des victoires répétés. Un chardonneret venait d'être piégé. Et je le vis, la cage au bout du bras, s'agiter d'une joie excessive et courir vers la sortie du cimetière qui donnait accès à la route tout en haut du coteau. Il la rejoignit, tourna en direction de sa maison et m'apparut ainsi en silhouette sur le bleu du firmament, silhouette gigantesque et monstrueuse d'un homme qui courait en donnant l'illusion qu'il portait sa tête dans une cage d'oiseau.

C'est ainsi que j'aime à me le rappeler. Je préfère ce souvenir extravagant à certains autres qui me tourmentent. A la façon d'une écharde qu'on ne peut extirper, qui n'est sensible qu'au toucher, qui demeure enfouie dans la chair, centre d'un noyau enflammé et douloureux.

Petitgo vivait avec son frère et une femme du même âge, aux fonctions imprécises. Elle tenait la maison, répétaient les deux hommes à ceux qui, égrillards, s'étonnaient qu'on eût besoin d'une employée à temps plein pour entretenir une seule pièce et un seul lit. Le lit de cuivre était unique, l'affirmation était indiscutable. La pièce pouvait, elle, sembler double puisqu'elle était divisée par un rideau. Il était tendu d'un mur à l'autre et suspendu par des anneaux sur une broche. Il s'ouvrait au centre dans un entrechoquement de métal. La femme le repoussait de la main vers le mur, s'y tenait comme accrochée en disant bonjour d'un air étonné comme si elle vous voyait toujours pour la première fois. En ouvrant la porte d'entrée il y avait, à droite, l'évier et un miroir terni accroché au cadre de la fenêtre afin que les deux hommes profitent de l'éclairage accru de la vitre sans rideau pour se raser sans trop érafler une peau déjà abîmée. Une branche de rameau consacré s'accrochait au clou d'où pendait le calendrier. Les murs étaient piqués de crochets qui

tenaient lieu de placard. Au centre de la pièce, une table à panneaux, tout autour, trois chaises empaillées, deux berçantes anciennes, un coffre grossier. Le lit de cuivre complétait l'héritage échu aux deux frères à la mort de leurs père et mère qui leur avaient déjà transmis, hérité oblige, quelques infirmités déformantes et maladies chroniques. Petitgo avait reçu, par surcroît, cet esprit simplifié qui ne s'intéressait qu'aux choses essentielles : les chardonnerets et son jardin. C'est ainsi qu'il désignait cet enclos minuscule, fermé d'une clôture à barreaux peints d'un rouge vif, où se tassaient deux pruniers, des cordes de bois, deux carrés de légumes surélevés, ratissés, cernés de broussailles, et une rangée de rhubarbe prolifère qui poussait en bordure du mur gris délavé des « bécoses ». Une pancarte, liée au quadrillé de la barrière par des broches rouillées, s'inclinait lamentablement sur sa gauche, ce qui diminuait l'autorité de l'inscription : défense d'entrer. Je pouvais braver cette interdiction parce que je savais calmer les deux chiens qui gardaient cette mystérieuse et insolite habitation. Les deux chats de la maison somnolaient sur le rebord des fenêtres, l'un en face de l'autre dans des positions identiques qui les transformaient en appuis-livres. Les matous du voisinage, eux, faisaient le guet près de la clôture, espérant un mulot pourchassé en surveillant d'un oeil fixe les cages d'oiseaux suspendues à l'un ou l'autre des murs extérieurs selon la marche du soleil ou la direction du vent.

A intervalles réguliers des querelles épouvantables secouaient la cabane, faisant rugir ses occupants, miauler les chats, hurler les chiens, sortir les voisins et s'énerver les gamins qui lançaient alors des cailloux en direction des murs de la maisonnette. L'effet était immédiat. L'attaque venant de l'extérieur transformait aussitôt les dissidents en alliés. Les deux hommes sortaient sur le seuil de la porte en brandissant les poings en direction des assaillants qui ne demandaient qu'à fuir. Les voisins soulevaient les épaules d'impatience, d'agacement, puis réintégraient leur demeure. La paix retrouvée excitait les chardonnerets qui se lançaient dans de savantes vocalises, partageant le silence revenu avec les cigales du jardin.

Dans un village où la tradition a encore force de loi, cet état de fait était toléré. Ils étaient là depuis si longtemps, semblait-il, avec leurs moeurs amORAles et leur pauvreté établies au grand jour, que les voisins leur avaient octroyé le droit à la tolérance. Ils leur permettaient cet anticonformisme propre aux miséreux en guise de compensation, pour se dissocier d'eux en même temps, acceptant qu'ils partagent à trois le même lit, expliquant aux enfants qui ne demandaient rien que la pauvreté les obligeait à dormir à tour de rôle. La propreté de la maisonnette, les activités infantiles de Petitgo, la discrétion des deux autres et la clôture rouge qui avait pour utilité de circonscrire ce petit monde insolite, le rendant par le fait même tolérable. Certains voisins s'en servaient aussi comme repoussoir, comme ligne de démarcation entre la misère et l'aisance auquel eux, ils étaient parvenus. Pour moi, le tableau que formait cet ensemble inusité me semblait romantique. Le bien-être et le nombre des bêtes qui vivaient à l'intérieur de l'enclos me rassuraient. La protubérance des herbes folles qui débordaient par-dessus la clôture en suivant la loi de la nature qui condamne les plus forts à écraser les plus faibles, me prouvait, en équation inversée, que les hommes avaient franchi l'étape primitive en acceptant les différences au sein de leur commune espèce. Et puis, chacune de mes visites me donnait bonne conscience. Au cours de la conversation, ils manifestaient une telle satisfaction de pouvoir vivre ainsi que je pouvais, grâce à la relativité des choses, me permettre encore une fois de m'embellir le monde. La route de gravier qui passait devant la maisonnette était bordée de maisons coquettes qui dataient du début du siècle. Elle allait se perdre dans les champs à flanc de coteau. Les vaches y broutaient à longueur des journées lourdes et pleines de l'été qui s'allégeaient tout à coup du chant doux et si prenant de l'alouette. Le laitier, en retard, continuait sa tournée sans changer le rythme de ses pas. Les enfants tournaient en ronde dans la rue : Oyez, Oyez, les cloches sont au fond de l'eau...

Tout allait se figer ainsi pour l'éternité, pensai-je dans le secret de mon âme engourdie. C'était de l'inconscience. Pourquoi notre village à nous serait-il exempté ? De quelle

immunité se serait-il prévalu pour échapper aux appétits incontrôlés de la société nouvelle qui fut là, tout à coup, au bas de la côte, excitée de consommation, obnubilée de publicité, obsédée de gadgets. Sans que personne ait eu le temps de réaliser ce qui arrivait, tout notre décor quotidien était saccagé. Les bulldozers avaient labouré les champs, les pelles mécaniques tracé les rues qui furent aussitôt recouvertes d'asphalte. Et les petits bungalows américains poussèrent partout en même temps comme s'ils avaient été semés sans discernement, à l'aveuglette, avec des façades orientées vers le nord, les murs aveugles donnant sur la vallée. Et les immenses vitrines sans garde-soleil se multiplièrent comme autant de cages pour supplice raffiné que les gens s'empresaient d'acquiescer, innocemment, pour y étaler leurs plus récentes acquisitions : la lampe persane suspendue à l'énorme chaîne dorée, les meubles espagnols et les tapis mur à mur qui débordèrent jusque sur les galeries. Ceux qui possédaient des maisons anciennes s'affolèrent, ne sachant comment céder à la frénésie. Ils découvrirent vite que c'était facile. Il suffisait d'agrandir les deux plus évidentes fenêtres jusqu'au rang de vitrine et d'ajouter à gauche de la porte d'entrée, sous les fenêtres ou en bordure des murs, des pierres en ciment coulé de toutes les couleurs. Notre quartier se transformait en page couverture de l'*American Home*. Et la maison des Pilon devint de plus en plus voyante. Au début elle ne fut que gênante. C'était la tare héréditaire, le cousin retardé qu'on voudrait ne pas inviter dans les fêtes de familles, le bouton sur le nez au matin d'une noce. Puis elle eut l'insolence du souvenir humiliant. Qui, de tous les adultes du nouveau quartier, pouvait jurer n'être jamais allé, son petit carreau de papier journal à la main, tout au bout du jardin de ses grands-parents, à moins que ce ne fut celui de la maison familiale, vers le petit lieu en planches verticales vermoulues. Le siège percé, adouci par l'usage, la porte grinçante qu'on peut laisser ouverte sur le paysage, ce qui permettait en même temps de humer le parfum doucereux des rosiers sauvages où s'ébrouaient les infatigables bourdons.

Les mois passèrent et avec eux s'amenuisaient les liens qui unissaient les Pilon aux voisins ; ces derniers, en se mul-

tipliant et se diversifiant, diluèrent les sentiments traditionnels. Bientôt le minuscule terrain clôturé de rouge cramoisi eut l'effet d'une provocation. C'était l'ex-voto de cette maladie honteuse qu'on voulait oublier : la pauvreté. Chacun dans son for intérieur ou dans le secret de ses songes nocturnes rêva de l'incendie purificateur. Le désir de chaque individu ne s'additionne pas pour se transformer en volonté collective. Heureusement. Une crainte instinctive protège l'immunité des interdits. Personne n'a le courage de les braver, personne n'ose proposer de jeter les ex-voto à la porte des sanctuaires par crainte de s'attirer les sanctions qui frappent les crimes contre l'éthique populaire. Mais dans le cas présent une corrosion évidente brouillait l'esprit de la loi. Comme on ne pouvait en changer on lui juxtaposa quelques postulats nouveaux dont le plus important était qu'il fallait bien s'adapter au monde moderne. Chacun jura de sa compassion envers les Pilon mais ajouta, comme à regret, qu'on ne pouvait plus, évidemment, tolérer dans le quartier une maison qui n'eût pas les toilettes à l'eau courante. Comme personne ne voulait non plus être celui ou celle qui dénonçait cette situation subitement insupportable et gênante, on décida de s'en remettre au bureau d'hygiène. Voilà ! Le tour était joué. L'effet ne se fit pas attendre. Une lettre arriva en même temps que les pensions d'assistance sociale, lesquelles, au nombre de trois, apportaient une aisance relative. On ouvrit la deuxième enveloppe avec curiosité et suspicion à cause de l'estampille du gouvernement. Quand la femme eut fini de lire, elle regarda les deux hommes, inquiète et silencieuse. Le plus vieux, qui s'appelait Albert, relut la lettre une seconde fois comme si la première audition eût été une opération distincte de la compréhension du message qui disait pourtant très clairement que leur maison, parce qu'insalubre, était condamnée par la loi. On leur ordonnait, d'un même souffle, de quitter les lieux au plus tôt. Petitgo s'esclaffa. Quitter une maison où ils avaient toujours vécu ? Pour aller où ? Et qu'est-ce qu'il ferait de ses plantes, ses chats, ses chiens et ses oiseaux ? Il riait de si bon coeur que les deux autres commencèrent aussi à rigoler. Si tu vis dans une maison insalubre, Albert, ça n'y paraît pas, dit la femme,

le regard lascif. Et toi, Petitgo, c'est peut-être de là que vient ton tic ? Ce dernier ne releva pas l'allusive question à sa technique amoureuse. Il ne s'en était jamais plus préoccupé que de l'accouplement de ses chiens. Il continua de ricaner puis se figea de gravité et d'étonnement devant l'argument irréfutable qui, par inadvertance, lui traversait l'esprit en même temps qu'il examinait Albert, ses tempes grisonnantes, ses jointures noueuses, ses épaules affaissées. Si la maison est si dangereuse, comment se fait-il qu'Albert se soit rendu jusqu'à ses soixante ans ? Il répéta la question plusieurs fois en changeant d'interlocuteur et d'intonation.

Comme on ne trouvait pas de réponse adéquate, on n'en donna pas au bureau d'hygiène. Non plus qu'à la deuxième lettre qui arriva la semaine suivante. L'ordre d'éviction s'était enrichi d'une menace : les autorités utiliseraient la force si besoin était. Albert se contenta de gonfler ses biceps en contractant ses avant-bras. Petitgo siffla de contentement devant cette défense décisive et la femme roucoula d'admiration. Chacun, rassuré, oublia aussitôt l'incident saugrenu. Surtout Petitgo pour qui la seule chose importante de la vie, à ce moment capital, était la préparation des trébuchets. Les migrations du printemps étaient commencées, les chardonnerets allaient arriver, affamés, soucieux d'un endroit pour bâtir leurs nids, de la récolte éventuelle de chardons, ce qui était leur passion en même temps que leur faiblesse, l'une corollaire de l'autre. C'était le moment idéal pour les piéger. L'inquiétude et l'angoisse créent toujours un déséquilibre passager dont on peut facilement profiter. Les cages, de nouveau, s'empliraient de plumes dorées, de vocalises, d'un mouvement incessant, joyeux et fascinant, qui se continuerait jusqu'à la limite extrême des plus tardifs départs migrateurs. Petitgo, alors, le regard brouillé de larmes, ouvrirait la porte des cages en jurant que l'année suivante il aurait enfin le courage de garder ses oiseaux en captivité.

Une semaine passa qui remit en place le décor printanier. Les cages étaient de nouveau occupées, les pruniers, couverts de fleurs, s'ouvraient à la volupté des colibris et les tussilages se travestissaient en pissenlits. Le coucher de soleil, ce jour-là, ajouta aux fenêtres une couche satinée de

violet et colora en roux dégradé l'éléphant en plastique blanc qu'Albert avait gagné au dernier bingo du club de l'âge d'or. La nuit descendait avec une douceur de mohair. Personne ne se préoccupa, à l'intérieur de la maisonnette, d'allumer la lumière et de baisser les toiles tant cette paix silencieuse leur semblait confortable. C'est ainsi qu'ils aperçurent, tous les trois en même temps, les voitures de la police qui s'immobilisaient dans la rue pendant que continuaient de tourner, sur la toiture métallique, les clignotants rouges qui allumaient, en saccades, des lueurs d'incendie.

Les policiers venaient à peine de franchir la clôture pour cerner la maison qu'Albert s'était enfui en escaladant la corde de bois pour sauter la clôture. Rendez-vous, cria le policier responsable de l'opération, rendez-vous, nous sommes armés. Et trop nombreux, pensa la femme avec le fatalisme de son espèce en ouvrant la porte d'entrée. Les voisins arrivaient de partout comme une marée d'huile. Ils virent la femme s'avancer vers la voiture avec dignité et résignation pendant que Petitgo se débattait à l'intérieur en objectant qu'il était consentant à obéir mais qu'il ne pouvait pas abandonner ni ses oiseaux, ni ses chats, ni ses chiens. Que ce serait un crime dont il serait puni. Un policier dégaina en disant qu'il prenait le tout sur sa conscience. On entendit à peine les coups de feu sous le couvert des hurlements de désespoir de Petitgo. Des cris intolérables qui s'amplifièrent dans l'immobilité sonore de cette affreuse fin d'un monde. Il suffit que je touche à ce point douloureux qui localise, dans mon remords, l'écharde inexpugnable, pour que j'entende aussitôt ces cris épouvantables qui nourriront sans fin ma honte.